



Alliance Française

Cambridge - Norwich

## Literature in Time n°7 – 08/07/2025

Texte n°1 : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Alexandra David-Néel, 1927

Publié en 1927, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* est le récit autobiographique d'Alexandra David-Néel, première femme occidentale à pénétrer clandestinement dans la capitale du Tibet, alors interdite aux étrangers. L'ouvrage mêle carnet de route, observations ethnographiques et aventure intérieure. Le chapitre IX relate l'arrivée tant attendue à Lhassa, point culminant d'un périple de plusieurs mois à travers l'Himalaya, et révèle la tension entre l'exploit accompli et la discrétion nécessaire à la survie de la voyageuse.

### CHAPITRE IX

Enfin, après quatre mois de marche, d'aventures et d'observations dont je n'ai pu raconter, ici, qu'une infime partie, je quittai Detchènune un matin, à l'aurore, pour effectuer ma dernière étape vers Lhassa. Le temps était beau, froid et sec, le ciel lumineux. Le soleil levant fit apparaître devant nous, encore lointain et pourtant s'affirmant déjà majestueux et dominateur, le grand palais du pontife lamaïste.

5 « Cette fois c'est la victoire ! » dis-je à Yongden. Mais lui m'imposa silence : « Non, pas encore, ne dites rien, ne vous réjouissez pas. Que sait-on ?... Il nous faut encore traverser le Kyi tchou, et, là, peut se dresser un obstacle... »

Si près du but, je me refusais à croire que notre bonne chance pût nous abandonner, cependant je n'insistais pas.

10 Nous marchions rapidement, Tsi Potala grandissait à vue d'œil. L'on distinguait nettement, à présent, les lignes élégantes de ses nombreux toits dorés dont les angles aigus, accrochant la lumière, lançaient des éclairs.[...]

15 Nous voici donc sur le territoire de Lhassa, mais encore loin de la cité elle-même. Yongden réprime encore une fois mes velléités d'entonner un chant triomphal, même réduit à un murmure. Que redoutait-il, maintenant ? Nous sommes arrivés. D'ailleurs, le ciel lui-même nous donne un nouveau signe de sa complicité paternelle.

De même que lors de notre départ du Yunnan, les « dieux » ont facilité notre fuite nocturne en « endormant les hommes et en rendant les chiens silencieux », notre entrée à Lhassa semble protégée par une sorte de prodige.

20 À peine avons-nous débarqué que l'atmosphère, jusque-là très calme, se trouble soudainement. Dans l'espace de quelques minutes une tempête furieuse se lève, soulevant jusqu'au ciel, des nuages de sable. J'ai vu le simoun dans le Sahara, et cette terrible averse sèche me donne l'impression d'être retournée au grand désert. Des ombres indistinctes nous croisent, des gens courbés en deux se voilent la figure avec leurs longues manches ou le pan de leur robe. Qui donc pourrait nous voir venir ? Qui donc pourrait  
25 nous reconnaître ?

Un gigantesque rideau jaune, fait de sable suspendu, est étendu devant le Potala, aveuglant ses hôtes. Je l'interprète comme un symbole me promettant une entière sécurité et l'avenir se chargera de justifier

30 mon interprétation. Pendant deux mois je circulerai dans la Rome thibétaine, j'en parcourrai les temples et me promènerai sur les plus hautes terrasses du Potala sans que nul ne se doute que, pour la première fois depuis que la terre existe, une femme étrangère a contemplé la ville interdite.

L'habitation dans laquelle on nous loua une minuscule cellule était uneasure à moitié écroulée, bien propre à écarter de nous tous soupçons qui auraient pu mettre notre incognito en péril.

L'idée ne pouvait venir à personne d'aller chercher là une voyageuse étrangère et les loqueteux du lieu ignoreront toujours qui j'étais.[...]

35 Lhassa, la plus grande ville du Thibet et sa capitale, est loin d'être une importante cité. Elle est bâtie dans une large vallée, sur la rive droite de la rivière Kyi. D'imposantes chaînes de montagnes arides que le crépuscule teinte de colorations merveilleuses ferment son horizon.

40 Si beau que soit le paysage encadrant Lhassa, il ne retiendrait cependant pas l'attention dans un pays riche, comme est le Thibet, en sites d'une majesté exceptionnelle, si le Potala ne lui conférait pas un caractère tout à fait particulier.

Ce gigantesque édifice occupe l'un des sommets d'une petite chaîne surgissant, curieusement isolée, au milieu même de la vallée. Mieux qu'aucune description, une image peut en donner une idée ; cependant la meilleure des photographies est impuissante à rendre son apparence imposante tel qu'il se dresse sur sa montagne : piédestal de massives bâtisses élevant dans les airs un palais rouge coiffé de toits d'or.[...]

45 Je m'apprêtais à entrer humblement, à mon tour, lorsqu'un garçon [...] m'arrêta et, très brutalement, m'ordonna d'enlever mon bonnet doublé de peau de mouton. Ce genre de coiffure n'était pas admis à l'intérieur du Potala.

50 L'esprit préoccupé par d'autres soucis, j'avais oublié ce détail. J'aurais dû arborer un chapeau de feutre, un *patou* ou un *bakor* et, maintenant, ma négligence allait me contraindre à continuer ma promenade nu-tête. La chose semble sans importance, cependant elle revêtait, pour moi, toutes les apparences d'une catastrophe. Depuis longtemps je portais ce misérable bonnet qui — je m'en étais à demi convaincue — avait été placé sur ma route par des mains inconnues, habitants d'un autre monde, afin de parfaire mon déguisement. Il ombrageait ma face, la cachait en partie, et je comprenais tout le prix de la protection qu'il constituait contre les possibilités d'être trop aisément dévisagée et reconnue.

55 Il y avait pire. Les bâtons d'encre de Chine dont je me servais pour teindre mes cheveux s'étaient usés bien avant que j'eusse atteint Lhassa. J'aurais pu en acheter d'autres dès mon arrivée, mais l'état de mon logis avec sa porte en planches largement écartées et ses murs lézardés qui livraient, à toutes heures, mes faits et gestes à la curiosité de ceux qui désiraient m'épier, ne m'avait pas permis de renouveler mon traitement. Mes cheveux avaient repris leur coloration brune naturelle et ne s'assortissaient plus avec justesse à ma fausse moustache et à mes sourcils teints en noir. Ceux-ci, graduellement aminicis, perdaient peu à peu de leur substance, depuis le jour déjà lointain où je m'en étais parée dans les forêts du Kha-Karpo. Leur grossissement, maintenant, ne dépassait guère celle d'une queue de rat. Enroulées sur mon front, à demi masquées par mon bonnet, elles suffisaient encore à imiter, vaguement, la coiffure des femmes de certaines tribus de pasteurs, mais cet affreux petit crapaud précoce venait de me faire  
60 découvrir !... Nul clown, dans aucun cirque du monde, je n'en doutais pas, n'avait jamais exhibé une tête plus étrange et plus comique que celle que j'allais offrir aux regards des gardes, des sacristains et  
65 de centaines de dévots circulant à travers le palais du pontificat lamaïste.

Cependant nul moyen ne s'offrait à moi d'échapper à cette épreuve. J'enlevai mon bonnet, le cachai sous ma poitrine, sous ma robe, ainsi qu'il m'était ordonné et je rejoignis mes compagnons. Yongden

70 s'était un peu retourné pour m'attendre ; dès qu'il m'aperçut, frappé de terreur, il ouvrit une bouche immense et, à grande peine, en tira une exclamation :

— Qu'avez-vous fait ? me dit-il, d'une voix angoissée. Qui vous a pris votre bonnet ?

— Il ne m'est pas permis d'entrer avec cette sorte de coiffure, répondis-je en hâte.

75 — Vous avez l'air d'un démon, continua-t-il tremblant et désespéré. Jamais de ma vie je n'ai vu une figure pareille... Vous allez être le point de mire de tout le monde...

Je me sentais près de pleurer d'énervement.